

Pourquoi toi ?

Pourquoi toi ?

Copyright © 2023 Gérard Simonin
Tous droits réservés.
ISBN : 9798801932750

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute

Pourquoi toi ?

représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Pourquoi toi ?

Gérard Simonin

Pourquoi toi ?

A Christine

Pourquoi toi ?

« Je n'aime pas l'indifférence, car souvent derrière se cache le pire. »

« La douleur d'une mort injuste n'a pas de date de péremption. »

De l'auteur

Pourquoi toi ?



La tombe néolithique de la forêt du Mesnil dont la datation remonterait en 2000 av. J.-C.,

Ce roman est une fiction : « *Ni le réel tout court, ni l'imagination toute seule, mais l'imagination à partir du réel* ». Albert Camus

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence. L'auteur ne met ici en jeu ni ses sentiments personnels, ni ses passions.

Pourquoi toi ?

1

Forêt du Mesnil, 10 h 29 mn, mardi 22 octobre 2019

111... 110... c'était le nombre de BPM indiqué sur l'écran de sa montre connectée.

Ilouanne, cheveux blonds noués en arrière et maintenus par un bandeau fuchsia, sentait sa fréquence cardiaque redescendre après avoir monté le Point-du-Jour dans la forêt domaniale du Mesnil. Elle avait profité de ce mardi matin de vacances où un pâle soleil automnal commençait à dissiper les brumes matinales, pour aller courir. Erwan, son mari, dans leur petit pavillon situé dans un quartier tranquille du bourg de Miniac-Morvan, avait choisi d'entreprendre un entretien de la tondeuse en prévision de son hivernage. Sur la départementale qui menait à la Croix de la Mission, la forêt bordait la route. Les feuillus commençaient à se parer de teintes jaunes et orangées. De temps à autre, au gré du vent, quelques feuilles s'échappaient des ramures pour venir former au pied des arbres un tapis de camaïeu d'or, de beige et de brun. Quelques-unes venaient moucheter le bitume. D'autres, sur les bas-côtés de la route, se laissaient bercer nonchalamment sur les touffes

d'herbes fatiguées des chaleurs de l'été et agitées par une légère brise.

Ilouanne, en foulées cadencées, regardait sur sa gauche approcher le domaine du Haut Mesnil. Jeune professeure d'histoire dans un collège malouin, elle connaissait, pour avoir visité lors des Journées du Patrimoine, cette imposante Malouinière. Adolphe Surcouf, grand amateur de chasse, l'avait construit en 1848 à usage de pavillon de chasse pour son loisir. Fils de Robert Surcouf, il avait hérité par moitié de la vaste forêt du Mesnil et des fermes. Lui, avait reçu le Haut Mesnil, et son frère, Auguste, le Bas Mesnil. Mais la belle entente entre les frères ne durera pas. Une brouille divisera en deux la forêt du Mesnil et une allée, baptisée la Brisée de la Séparation, servira de frontière entre les deux domaines. Durant la seconde guerre mondiale, les Allemands occupèrent les terres de la propriété avec leurs chars, et plus tard le général Patton dormira dans les vergers de la propriété, refusant de coucher dans la Malouinière, car il y logeait déjà un autre général américain.

Ilouanne maintenait sa foulée sur le côté gauche de la route, face au danger, en laissant derrière elle la bâtisse. Même si cette départementale, à cette heure matinale, n'était pas très fréquentée, elle se voulait prudente. Parce qu'elle n'était pas seule à courir.

Un petit être de seize semaines, bien au chaud, l'accompagnait.

Elle approchait maintenant le carrefour du Calvaire de la Mission. Elle laissa sur sa gauche la route qui mène au bourg du Tronchet, tourna à droite et reprit le rythme de sa foulée sur la départementale qui la conduira au petit bourg de Tressé.

Pourquoi toi ?

Après quatre cents mètres, elle observa sur sa droite, à l'entrée d'une légère courbe, une dizaine de véhicules stationnés sur la terre battue du parking du Perthuis aux Chevreuils. À sa gauche, une sommière s'enfonçait dans les bois. Son allure n'avait pas faibli, son rythme cardiaque restait stable, elle déroulait sa foulée dans une grande ligne droite. Dans ses écouteurs, Louanne chantait.

*Je ne m'enfuis pas, je vole
Comprenez bien, je vole
Sans fumée, sans alcool
Je vole, je vole*

Subitement, elle fit un écart. Elle ne perdit pas l'équilibre. Pas tout de suite. Ce fut d'abord la jambe gauche qui répondit mal à l'ordre que son cerveau venait de lui donner. Puis ce fut la droite. Elle tenta vainement de rectifier sa trajectoire, mais ses muscles devinrent cotonneux. Quelque chose lui échappait. Elle tomba d'abord à genoux et porta sa main à son cou où une douleur commençait à sourdre. Un liquide chaud se répandait sur ses doigts. Son propre sang commençait à inonder, sous le gilet fluo, le haut de sa brassière. Son corps bascula sur le côté, cherchant instinctivement à se mettre en position latérale de sécurité. Une peur panique s'empara d'elle et s'amplifiait à chaque seconde qui s'écoulait. La tête penchée, posée sur le bitume, son regard lui renvoyait la perspective de la route qui s'évanouissait au loin. Déserte, elle était déserte. À cet instant, avec un frisson de terreur, elle comprit que s'ouvrait devant elle le néant. Elle essaya d'agripper son portable sur le brassard running magnétique collé sur son bras gauche. À peine sa main droite s'en était-elle saisie, que son bras, incontrôlable, retomba lourdement sur le bitume.

Pourquoi toi ?

*Non, non, hurlait-elle intérieurement, ça ne peut pas finir comme ça.
Pas maintenant.*

Elle refusait de s'abandonner. Parce que venait de surgir, des tréfonds de son être, cet instinct de survie que l'effroi fait naître, venant nous rappeler toute la fragilité et la précarité de la vie, quand vient l'instant où la conscience nous alerte que tout peut disparaître imminemment.

Sur l'écran de la montre, le BPM afficha 27... puis 19...

La tache de sang s'élargissait lentement sous sa tête sur le bitume et l'affaiblissait. Elle glissait insidieusement vers un état confus. La voix de Louanne s'évanouissait.

*C'est bizarre cette cage
Qui me bloque la poitrine
Je ne peux plus respirer
Ça m'empêche de chanter...*

Elle avait sept ans, elle courait sur la plage du Sillon vers la mer. Plus elle s'en approchait, plus la clarté s'intensifiait. La douleur s'était évanouie. Son corps, en apesanteur, flottait au-dessus des vagues, attiré ostensiblement vers une lampe astrale à la lumière puissante, insondable, blanche et froide qui flamboyait.

*Je ne m'enfuis pas, je vole,
Comprenez bien, je vole,
Comprenez bien, je vole...*

Pourquoi toi ?

Ce phare l'attirait vers la porte du non-retour. Elle s'y dirigeait malgré elle, sans résistance, presque avec bien-être. Un instant, elle ouvrit les yeux. Dans un geste réflexe de louve protectrice, son bras se souleva et sa main se posa sur son ventre. Sa main gauche. Celle du cœur. Un ultime signe. Un appel désespéré au destin, s'en remettant à lui pour lui confier la vie qui naissait en elle. Elle regardait fixement le ciel. Il s'assombrit et, comme une scène de spectacle où, un à un, s'éteignent les projecteurs après le final, laissa place aux ténèbres infinies.

Ihouanne Lecarantec venait de franchir le seuil de l'au-delà.

Une balle avait traversé son cou.

Forêt du Mesnil, 10 h 52 mn, mardi 22 octobre 2019

– **L**es enfants, cessez de vous chamailler, demanda Élodie, en jetant un rapide coup d’œil dans le rétroviseur, nous allons bientôt arriver chez Mamie.

La voiture d’Élodie tourna à gauche, à hauteur du carrefour du Calvaire de la Mission, pour se rendre au bourg de Tressé où habitait sa mère. Tout d’abord, quand elle aperçut au loin une masse sombre sur le bitume de la route, elle pensa à un animal

mort. Ce qui n'était pas rare sur les routes traversières de la forêt du Mesnil, espace de nature très giboyeux. Elle réalisa très vite, en s'approchant, que ça ne pouvait pas être le cas. Sur le gilet jaune fluo, les taches du soleil, que laissait passer le feuillage des grands arbres animé par le vent, apparaissaient en réverbération par intermittence. Elle ralentit prudemment. Parvenue à une dizaine de mètres de la masse sombre, elle se stationna sur le côté, déclencha les feux de détresse, demanda aux enfants de rester dans la voiture et ouvrit la portière.

À pas hésitant, elle approchait dans le dos d'Ilouanne Lecarantec, étendue immobile sur le côté gauche de la route.

– Madame... Madame... Ça ne va pas ?

Seul répondait le bruissement des feuilles. Arrivée plus près du corps immobile, elle marqua un temps d'arrêt lorsqu'elle comprit, que la tache rouge sombre, sous la tête, était du sang. D'abord, Élodie paniqua. Puis, lentement, contournant le corps, elle vit le visage d'Ilouanne Lecarantec, les yeux ouverts, figés, qui lançaient vers le ciel, dans une expression d'effroi, un appel à l'aide. Élodie fit un tour sur elle-même, hébétée, comme fourvoyée dans un lieu qu'elle ne reconnaissait pas. Une force étrange qu'elle ne maîtrisait pas l'empêchait de respirer. Affolée, elle cherchait désespérément de l'air, jusqu'à ce que la détonation d'un coup de fusil résonnât dans la forêt et la ramena à la réalité. Instinctivement, elle rentra la tête entre ses épaules. Geste réflexe dérisoire, comme s'il suffisait à la protéger. Inquiète, elle regarda vers la voiture, les enfants étaient occupés à jouer avec leur tablette. Dans la poche arrière de son jean, elle attrapa son téléphone et hésita un instant.

Merde, c'est quoi déjà le numéro des secours d'urgence. Calme-toi, calme-toi...

Quand son pouce effleura l'icône de son répertoire téléphonique, une deuxième détonation retentit dans la forêt, suivie d'une troisième. À une centaine de mètres, trois sangliers sautèrent le fossé qui bordait la route, puis la traversèrent et s'engouffrèrent à nouveau dans la forêt dans un fracas de branches cassées. Apeurée, elle courut vers sa voiture pour s'abriter considérant le parebrise comme un rempart infranchissable. La peur nous déconnecte de la réalité et génère des réactions irrationnelles. À l'intérieur, elle inspira une grande goulée d'air, puis afficha la liste des numéros d'urgence et composa le 112.

Pourquoi toi ?

3

Forêt du Mesnil, 11 h 12 mn, mardi 22 octobre 2019

Les éclairs bleus des gyrophares allumaient à leurs passages les troncs d'arbres et leurs branchages nus qui bordaient la départementale. Les véhicules de secours, sirènes hurlantes, s'approchaient à grande vitesse du corps inerte d'Ilouanne Lecarantec. Arrivés à sa hauteur, trois sapeurs-pompiers s'échappèrent du premier véhicule, suivis de deux médecins du SAMU en blouse et pantalon blanc. Une minute plus tard, les véhicules de la brigade de gendarmerie de Combourg arrivaient sur la zone. Déployés rapidement, les gendarmes mettaient en place le périmètre de sécurité et installaient le dispositif de fermeture à la circulation sur la départementale.

Le médecin du SAMU prit doucement le poignet d'Ilouanne Lecarantec. Puis, posa, avec application professionnelle, la membrane double fréquence du pavillon de son stéthoscope sur la poitrine du corps immobile. Dans les embouts, aucun son n'arrivait à ses tympanes. Il leva les yeux vers son collègue, lui signala d'un léger hochement de tête que la vie avait quitté Ilouanne Lecarantec. Il se redressa et, avec la même symbolique, envoya le message au capitaine des sapeurs-pompiers et à Benoît Rodin, le commandant de la gendarmerie.

– Je ne suis pas légiste, mais je peux déjà vous dire que ce n'est pas une mort naturelle par arrêt cardiaque ou due à une chute, glissa l'urgentiste à Benoît Rodin.

Le commandant de gendarmerie s'approcha d'Ilouanne Lecarantec. L'urgentiste pointa du doigt le cou et plus précisément l'orifice sanguinolent. Benoît Rodin acquiesça de la tête et lança rapidement une série d'ordres. Il demanda, en ouvrant les bras à plusieurs reprises, à toutes les personnes présentes de s'écarter du corps de la victime pour ne pas

contaminer et polluer ce qui venait de devenir une zone de crime.

Deux autres coups de fusil lui répondirent, de loin, en écho.

Ce qu'avait craint, dans une première réflexion, Benoît Rodin, fit un retour en force dans son esprit. Par expérience, il savait aussi qu'il ne devait rien écarter et surtout, se méfier des premières certitudes apparentes. Mais cette fois, son instinct ne cessait, comme le tic-tac d'une montre de lui répéter de façon lancinante, que l'hypothèse d'une balle perdue semblait probable.

Il s'approcha d'un gendarme resté en arrière.

– Appelez tout de suite le médecin légiste, faites venir rapidement les TPTS - Technicien de Police Technique et Scientifique –, prévenez la BC - Brigade Criminelle - et fermez rapidement toutes les sorties possibles de la forêt. Et demandez des renforts à la brigade de Saint-Malo pour mettre en place le dispositif.

Le simple constat de gendarmerie venait de passer au stade d'enquête de flagrance.

L'inspecteur Léandro Mélane ramassait ses clés sur l'étagère murale du couloir de l'entrée de son pavillon et s'apprêtait à sortir quand son portable vibra de concert avec les premières notes de Game of Thrones. Il comprit, à la lecture du numéro affiché à l'écran, que les courses alimentaires, qu'il se préparait à faire pour remplir son réfrigérateur, allaient devoir être différées.

Vingt-cinq minutes plus tard, un gendarme soulevait le rubalise au carrefour du Calvaire de la Mission pour laisser passer le véhicule de l'inspecteur.

Léandro Mélane avait suivi un cursus universitaire à Nantes et fait quelques années de droit, avant de franchir la porte de l'École Nationale de Police. Discret, il possédait un bon sens de l'observation et était très intuitif. Il baladait ses un mètre quatre-vingts avec nonchalance, inspirant la confiance, ce qui lui conférait un avantage lors de ses enquêtes et de ses interrogatoires. Le cheveu brun, le regard doux, le sourire enjôleur, levant ainsi la méfiance de ses interlocuteurs qui lui confiaient, bien souvent malgré eux, plus qu'il n'espérait en entendre, sans avoir à les pousser dans leurs derniers retranchements. Il n'abusait pas de ce charme naturel dont il avait pris conscience au fil des années. Mais il lui donnait de l'assurance qu'il savait utiliser à bon escient. Il s'exprimait toujours calmement, posément, ne s'énervait jamais et savait surtout que la patience était une alliée. C'était un de ses points forts.

À 37 ans, il n'avait jamais songé à se marier. Look de séducteur étudié, jean slim mettant en valeur ses attributs, tee-shirt près de corps pour marquer son intérêt pour les salles de sport, il se contentait d'apprécier des rencontres fortuites, souvent brèves ou qui quelquefois se prolongeaient. Il y avait toujours ce petit supplément qui manquait ou qu'il ne percevait pas chez les femmes qui avaient accompagné des instants de sa vie. Il se disait simplement qu'un jour, il croiserait celle avec qui le chemin sera plus long. Il n'aimait pas forcer les choses, il était persuadé qu'elles devaient se faire d'elles-mêmes, naturellement et qu'un jour, « *un piège sournoisement délicieux* » -

comme il se plaisait à le dire - finirait par le faire chuter sans qu'il ne s'y attende.

En fait, il croyait encore au coup de foudre, même s'il se reprochait de temps en temps, en silence, son côté trop sentimental d'ado attardé. Mais il savait aussi, que ce « *foutu métier* », sans être un repoussoir systématique, ne facilitait pas toujours sa relation avec les femmes. La disponibilité qu'il exigeait, les enquêtes souvent chronophages, les départs inattendus et précipités, de jour comme de nuit, les horaires aléatoires et les risques encourus n'étaient pas toujours compatibles avec les attentes des femmes. Encore moins acceptés par celles qui rêvaient d'une vie de couple stable avec, en projet, des enfants. Parfois, il se demandait si cela lui manquerait de ne pas avoir d'enfants, s'il aurait un jour des regrets à ne pas connaître la paternité. Pour l'instant, il vivait cela par procuration quand sa sœur, ou son frère, lui confiaient la mission de garder son neveu ou ses nièces. Il aimait ces temps de complicité avec eux. Et les enfants le lui rendaient bien.

Léandro se stationna, sur recommandation d'un gendarme, à une vingtaine de mètres du corps d'Ilouanne Lecarantec. La zone était devenue très animée. Les hommes de l'IRC - Institut de Recherche Criminelle- étaient arrivés entre-temps. Déployés, ils examinaient, de part et d'autre de la route, les bas-côtés et les fossés. Le légiste terminait son examen.

Le photographe judiciaire continuait son shooting. Il effectuait un tour circulaire du corps, s'arrêtant tous les trente centimètres, pour prendre un cliché, comme pour reconstituer une vue panoramique de celui-ci à trois cent soixante degrés. Mais il évitait, chaque fois que cela était possible, le regard fixe

d'Ilouanne Lecarantec, qui faisait surgir en lui un sentiment de malaise et de compassion. Il avait déjà shooté des cadavres, mais ils avaient généralement les yeux fermés, soit naturellement, soit par le médecin légiste. Là, c'était différent. Il ne pouvait s'empêcher de penser à sa femme qui, elle aussi, aimait courir. Ne pas croiser ce regard lui permettait de ne pas se laisser submerger par l'émotion, pour rester le plus professionnel possible et ne rien négliger. Quand il en aura fini avec le corps d'Ilouanne Lecarantec, il photographiera minutieusement la zone alentour. Il était conscient de l'importance de ses clichés pour la suite de l'enquête.

- Salut Léandro, comment ça va ? lui demanda Egan Dianké, le légiste.

- Bien et toi. Je n'avais pas grand-chose de prévu aujourd'hui, lança-t-il avec une pointe d'humour, alors, les premières conclusions ?

- La mort remonte bien à environ une heure. Une balle lui a traversé le cou. L'impact d'entrée de la balle confirme qu'elle est arrivée à sa gauche et lui a traversé le cou de gauche à droite. Elle n'a pas été tirée à bout portant. La veine jugulaire interne a été sectionnée. La carotide interne a été également touchée. Ce qui explique le flux abondant de sang. Le décès n'a pas dû prendre plus de deux à trois minutes.

- Tu peux nous dire de quelle arme elle provient ?

- C'est beaucoup trop tôt, mais au vu des premiers éléments, je peux vous dire que c'est une balle de gros calibre, je dirai, calibre douze. Il n'est pas improbable que ce soit une balle perdue. Mais je serai plus formel après l'autopsie.

- Nous n'avons relevé aucune trace de pas autour de la victime dans un rayon de quinze mètres. Et il y a une battue en cours au sanglier, ajouta dans son dos le commandant Benoît Rodin.

Pourquoi toi ?

– Si ça se confirmait, la balle viendrait donc de ce côté-ci de la forêt ? questionna Léandro en pointant le doigt vers le côté gauche de la forêt.

– C'est fort probable.

– Entre le moment où elle a reçu la balle, d'après toi, combien de mètres a-t-elle pu encore parcourir avant de tomber ?

- Entre trois et cinq foulées, tout au plus.

- Commandant, est-ce que l'on peut demander à la scientifique si elle dispose d'un laser ici.

Puis s'adressant à Edan Dianké

- Est-ce que tu vois autre chose ?

- Pas pour l'instant. Après l'autopsie, et avec l'avis de l'expert en balistique, on pourra estimer plus précisément de quelle distance le tir est parti. Ce qui est sûr, c'est que, s'il est parti de la forêt, il n'a touché aucun autre obstacle majeur avant d'arriver dans le cou de la victime. Ça, je peux te l'affirmer.

– Si j'interprète bien, tu es en train de me dire que la balle aurait fait tout le trajet sans rencontrer un petit tronc d'arbre ou une branche ?

– C'est ça. Elle a pu perforer des feuilles d'arbres, casser une petite brindille, oui, mais pas plus.

– Putain...dit doucement Léandro en lançant son regard sur la forêt, il y avait combien de chances que ça arrive ?

Le commandant Benoît Rodin manifestait des signes d'inquiétude.

D'autres tirs avaient résonné dans la forêt.

Il fit alors passer à ses hommes, en faction aux entrées et sorties de la forêt, la recommandation d'être prudents. Puis lança l'ordre qu'aucun chasseur, de la battue au gibier en cours, ne devait quitter la forêt et qu'ils devaient rejoindre le parking du

Perthuis aux Chevreuils avec leur équipement de chasse complet.

Un policier de la brigade scientifique venait de rejoindre Léandro avec un pointeur laser haute puissance.

- D'après le légiste, la balle a fait tout le chemin sans rencontrer un obstacle depuis le tir d'origine. D'après lui, entre l'endroit où la victime a reçu la balle et celui où elle s'est effondrée, elle a pu parcourir entre trois et dix mètres maximum. Essayez sur ce parcours, depuis la route, en cette pointant le laser vers la forêt à peu près à un mètre soixante du sol, de trouver la zone la plus loin d'où elle aurait pu partir. Cela nous donnerait peut-être une indication du lieu et l'on trouverait, avec un peu de chance, quelque chose. Des traces de pas, douilles vides, sait-on jamais.

Léandro passa son index sur sa lèvre supérieure. Il avait compris que les jours à venir allaient être compliqués.

La chasse était un loisir qui le laissait indifférent. Ni, il ne la défendait, ni, il ne la soutenait. Mais il savait que le monde de la chasse était un univers particulier. Il suscitait depuis toujours des tensions. Et à tous les étages de la société, des conversations de bistros aux bancs de l'Assemblée nationale. Controversée et critiquée, adulée et encensée, la chasse fait partie de ces passe-temps qui déclenchent des passions brûlantes et des haines exacerbées. Les échanges sont toujours très vifs et tendus entre anti-chasses, écologistes, joggeurs, vététistes, randonneurs, protecteurs de la faune et les fervents défenseurs de cette tradition culturelle ancestrale. Tous campent sur leurs positions, revendiquent le droit à la jouissance de la nature, des forêts, espaces de liberté. Chacun pour sa propre raison et son propre intérêt.

Léandro savait qu'il allait devoir faire preuve de beaucoup de psychologie. Ce qui n'était pas pour lui déplaire.

À la sortie d'une courbe de la route qui n'autorisait aucune vue sur les événements qui se déroulaient à plus d'un kilomètre de là, quatre chasseurs sortaient du bois. Ils traversèrent et disparurent à nouveau dans la forêt.

La battue au gros gibier continuait.

Forêt du Mesnil, 12 h 23 mn, mardi 22 octobre 2019

À l'instant où le légiste donnait l'autorisation d'emporter le corps à l'UMJ - Unité Médico Judiciaire - le téléphone d'Ilouanne Lecarantec se mit à vibrer dans la PPIS - Pochette Plastique d'Indice Scellé Judiciaire - portant le numéro P35 1020191-34.

Benoît Rodin interrogea du regard Léandro.

- On prend, dit Léandro appuyant sa réponse d'un double hochement de tête.

Le gendarme de la scientifique ouvrit la pochette, et tendit le téléphone à Léandro qui venait d'enfiler des gants. Sur l'écran,

en surimpression de la photo Erwan Lecarantec, apparaissait « L'HDMV ».

- On va peut-être pouvoir identifier la victime, glissa le commandant Benoît Rodin. Il demanda à ses hommes, en leur communiquant le numéro affiché sur le mobile, de déclencher la recherche de l'identité et l'adresse de l'auteur de l'appel et d'y envoyer deux policiers de la brigade de gendarmerie la plus proche du domicile.

- Mon cœur, qu'est-ce que tu fais, je commence à m'inquiéter.

Léandro reste un instant silencieux. Il cherchait une réponse appropriée, n'en trouva pas immédiatement et lâcha un maladroit et rugueux : « Bonjour ».

- Vous êtes qui ? questionna surpris Erwan Lecarantec.

- Je suis de la police, répondit plus doucement Léandro, pouvez me dire qui vous êtes ?

- Le mari de la personne à qui appartient le téléphone que vous avez en main.

- Merci bien... Vous pouvez me donner votre nom ?

- Il est arrivé quelque chose à ma femme ?

- Vous pouvez donner votre nom, répéta Léandro.

Long silence puis...

- Oui... Erwan Lecarantec.

- Merci, un instant, je vous prie.

Léandro s'adressa à Benoît Rodin.

- C'est le mari, Erwan Lecarantec.

Le commandant saisit avec deux doigts de sa main gantée le téléphone que lui tendait Léandro.

Voilà venu l'instant que Benoît Rodin redoutait toujours, dans l'exercice de sa fonction, l'annonce du décès à la famille. C'était le côté sombre du métier. La toute première fois, pour se donner du cran et ne pas se laisser envahir par l'émotion, il imagina une montagne qu'il devait franchir. À chaque mot qu'il prononçait devant la famille ou à la personne, il visualisait un pas d'ascension qui le portait vers son objectif, le sommet. Le moment où il devra formuler le mot, « décédé ». Mais les années passant, la montagne se faisait de plus en plus haute. Et l'exercice de plus en plus pénible.

- Bonjour, je suis le commandant Benoît Rodin, votre femme vient d'avoir un grave accident...
 - Elle est vivante ?
 - Deux gendarmes vont se rendre à votre domicile pour vous conduire auprès d'elle.
 - Elle est vivante ? répéta fébrilement Erwan Lecarantec.
 - Une équipe s'occupe en ce moment de son transfert dans une unité spéciale.
- Erwan Lecarantec marqua un long silence.
- Monsieur Lecarantec, vous êtes là ?
 - Que s'est-il passé, dites-moi ce qui s'est passé.

Benoît Rodin savait la vérité préférable. La disparition brutale d'un être proche n'est pas dans l'ordre des choses. Personne n'y est préparé. Le choc psychologique est tellement violent qu'il peut provoquer une rupture inconsciente, un refus de la réalité. Et savoir tout de suite les circonstances du décès peut éviter un ancrage du déni ou une amnésie traumatique. Et laisser la place à la colère et à la culpabilité légitime qui s'ensuivra pour la personne endeuillée.

- Elle courait sur la départementale numéro neuf, dans la forêt du Mesnil, en direction du village de Tressé. Elle a été touchée par une balle... à hauteur du cou.

- Comment ça... qu'est-ce que c'est que cette histoire. Une balle ? Mais quelle balle ? Et qui vient d'où ? Je ne comprends rien à ce que vous me racontez...

L'orage des questions face à l'absurdité du drame, de la tragédie à vivre, Benoît Rodin savait qu'il faudrait y répondre.

- Nous ne savons pas encore, mais nous y travaillons et finirons par le savoir. Nous apporterons toutes les réponses que vous attendez.

Cet engagement, Benoît Rodin s'y était toujours tenu. Parce qu'il savait qu'humainement, la connaissance des circonstances était indispensable pour le long chemin qu'allait devoir parcourir Erwan Lecarantec, pour faire son deuil face au vide abyssal qui venait de s'ouvrir devant lui et se reconstruire.

- Comment va-t-elle ? Elle va s'en sortir ?

Pour Benoît Rodin, le moment du dernier pas était venu pour être au sommet de la montagne. Il prit une respiration pour s'assurer de la bonne tonalité de sa voix.

- Non, je suis désolé... votre femme est décédée.

Silence.

Seule la respiration haletante d'Erwan Lecarantec parvenait jusqu'aux tympans de Benoît Rodin

- Monsieur Lecarantec...

Silence.

Puis ce furent d'abord quelques propos incohérents marmonnés. S'ensuivit un râle qui s'amplifia pour devenir un long cri de douleur cherchant désespérément à libérer toute la souffrance qui commençait à dévorer inexorablement Erwan Lecarantec. Le cri, lentement, s'atténua, Erwan Lecarantec suffoquait. Les mâchoires d'acier d'un étau se refermaient sur sa poitrine et ses jambes se dérobaient. Il chercha un appui puis s'effondra sur le canapé du salon au moment où le tintement de la sonnette de la porte d'entrée retenti, accompagné de coups frappés à même l'ouvrant.

Un gendarme s'approcha de Benoît Rodin pour lui signifier que deux collègues venaient d'arriver au domicile d'Erwan Lecarantec.

À l'ouest, des petits groupes de chasseurs sortaient de la forêt. Ils se regroupaient sur la route, suivis d'autres qui arrivaient des sommières perpendiculaires à celle-ci, pour se rendre, ensemble, à la pause casse-croûte dans une maison forestière située sur une parcelle privée. La plupart se dirigeaient vers leur véhicule stationné sur le parking du Perthuis aux Chevreuils.

C'est là que le commandant Benoît Rodin avait décidé de regrouper tous les chasseurs et avait donné toutes les directives en ce sens.

Pourquoi toi ?

À la sortie de la deuxième courbe de la route, les chasseurs virent au loin, dans la perspective, les éclairs bleus des gyrophares des véhicules de la gendarmerie. À cet instant, ils ignoraient tout du drame arrivé deux heures plus tôt.

5

Forêt du Mesnil, samedi 22 octobre 2022

Fabienne Kerdaniel était inquiète. Le ciel commençait de s'assombrir. Il était dix-neuf heures trente. Briac, son mari, n'était pas rentré de sa journée de chasse. Ce n'était pas à son habitude. Elle décida de l'appeler.

- *Je ne suis pas disponible, laissez-moi un message, je vous rappellerai,* répondit la voix enregistrée de Briac.

Après trois rappels, à environ dix minutes d'intervalle, Fabienne essaya, cette fois, de joindre Gurvan Andel qui devait retrouver son mari sur le parking de l'Allée couverte pour chasser ensemble. Il répondit à la troisième sonnerie.

- C'est Fabienne, je suis inquiète, Briac n'est pas rentré. Il a bien chassé avec toi aujourd'hui ?

- Oui, ce matin, répondit Gurvan.

- Et pas cet après-midi ?

- Non, je l'ai laissé vers midi trente, j'avais un rendez-vous pris de longue date dans l'après-midi. Il ne va peut-être pas tarder, ajouta Gurvan pour la rassurer.

- Ça fait trois fois que je l'appelle sur son téléphone, il ne répond pas.

- Il est peut-être en route, tu sais qu'il n'aime pas répondre quand il conduit.

- Merci, je vais patienter encore un peu, donna en réponse Fabienne Kerdaniel sans conviction.

Le téléphone de Briac Kerdaniel répétait le même message à chaque appel de Fabienne. Les heures passaient, l'inquiétude s'amplifiait.

À vingt et une heures, Fabienne et Gurvan viraient à droite sur la départemental numéro trois pour entrer sur le parking de l'Allée couverte.

La voiture de Briac était toujours là. Exactement au même endroit où il avait stationné le matin. Seule. Vide.

Manifestement, Briac n'était pas revenu à son véhicule. Elle tenta une dernière fois de joindre son mari sur son portable. Sans succès.

Fabienne afficha alors la liste des numéros d'urgence et appela le dix-sept. Puis, avec le double des clés, qu'elle avait pris soin d'emporter, elle ouvrit la voiture.

Dans la salle sécurisée du centre d'appel opérationnel de la gendarmerie, l'agent en poste devant son écran, prit l'appel.

- Gendarmerie nationale, je vous écoute, qu'est-ce qui vous arrive ?

- Je suis très inquiète, mon mari n'est pas rentré de sa journée de chasse, ce n'est pas dans ses habitudes.

- Pouvez-vous me décliner votre identité s'il vous plaît ?

Fabienne Kerdaniel s'exécuta.

- Où êtes-vous maintenant ?

- Je suis près du véhicule de mon mari, avec un de ses amis, dans la forêt du Mesnil, sur le parking de la Maison des Fées.

Ainsi était nommé ce parking par les habitants de la région, qui connaissaient cet endroit de la forêt.

- Votre mari est peut-être parti avec un autre chasseur. Sa voiture est sûrement en panne ?

- Non. S'il change son emploi du temps, il me prévient toujours. Et je vous l'ai déjà dit, son téléphone ne répond pas. Il lui est certainement arrivé quelque chose. Je suis vraiment très inquiète.

- Ne quittez pas, je vous mets en relation avec la brigade de gendarmerie de Saint-Malo.

Quelques minutes plus tard, le gendarme de garde prenait le relais de la conversation avec Fabienne Kerdaniel.

Pourquoi toi ?

- Madame, vous me confirmez que vous êtes bien sur le parking de la Maison des fées, sur la route qui va au village de Tressé.
- C'est bien ça.
- Bien, restez sur place, ne touchez à rien. Une équipe va arriver.

Vingt minutes plus tard, sous les éclairs bleutés des gyrophares qui illuminaient le feuillage des arbres qui bordaient le parking, les gendarmes Dehanne et Pévert, munis de lampes torches militaires, examinaient l'intérieur du véhicule de Briac Kerdaniel. Rien ne semblait anormal. Sur le siège arrière était posé un gilet de laine. Dans le coffre du véhicule, à côté d'une paire de chaussures, d'une cartouchière vide et d'un gilet de chasse taché, la housse de transport du fusil de chasse, vide.

- Vous savez combien de gilets de chasse a votre mari, questionna le gendarme Dehanne.
- Oui, deux. Celui que vous éclairez, c'est son ancien. Il s'en est offert un tout neuf pour cette saison. À côté, c'est aussi son ancienne cartouchière.
- Et ce sont bien ses chaussures ?
- Oui, confirma Fabienne Kerdaniel d'une voix mal assurée.

La température avait chuté de plusieurs degrés. La fraîcheur gagnait la forêt. Au-dessus de la canopée, des nuages venus de l'Ouest s'amoncelaient. Dans la futaie, s'installait une nuit d'encre. Un second véhicule de gendarmerie venait de se stationner sur le parking. Un policier de la brigade cynophile, avec un berger belge Malinois en laisse, vint les rejoindre près de la voiture de Briac Kerdaniel. Le chien de recherche, guidé par son maître, renifla le gilet, les chaussures et tout ce qui pouvait lui apporter l'odeur de Briac Kerdaniel.

Le maître-chien laissa faire quelques instants Théodo, ainsi baptisé en clin d'œil à la rue Théodore Botrel qui borde l'école de police de Saint-Malo, puis détacha la laisse et lui donna l'ordre de recherche.

Après quelques tours circulaires autour de la voiture, la truffe à quelques centimètres du sol, Théodo élargissait ses cercles avec une rigueur surprenante. Puis, il s'arrêta. Le maître-chien s'approcha de lui pour le reprendre en laisse. Et Théodo pris sans plus attendre la direction d'un sentier qui montait dans la forêt.

À environ 200 m, dans une petite clairière, à la lumière des lampes torches, se découvrit un cairn en pierre. Une tombe néolithique dont la datation remontait à deux mille ans avant J.-C.

Des sculptures de seins et de colliers, sur les vestiges de la chambre, symbolisaient le culte de la déesse mère et seraient à l'origine de la croyance en la Maison des Fées. Une légende, attachée au site, raconte qu'un jour, une de leurs vaches est partie dans le champ d'un paysan voisin. Pour dédommager le paysan des dégâts occasionnés par l'animal, une des fées lui donna un morceau de pain en lui disant : « Tant que tu garderas le secret de sa provenance, ton pain se renouvellera chaque jour et sera toujours frais ». La famille, rapporte-t-on encore aujourd'hui, en aurait profité longtemps. Jusqu'au jour où le fermier ne pût s'empêcher d'en parler et le pain de se transformer immédiatement en pierre.

Le maître-chien qui ouvrait la marche s'arrêta, et fit signe aux gendarmes qui le suivaient de venir le rejoindre.

Théodo s'était assis.